

1.2. L'influence des écrits nationalistes et de la religion sur l'opinion publique

1. Influence des écrits nationalistes

Depuis la guerre de 1870 existait un nationalisme défensif. L'année 1910 marque un tournant sous l'impulsion notamment de Barrès qui promeut la fidélité au sol natal par opposition au « culte du moi » de sa jeunesse ; on voit également évoluer la théorie militaire, avec par exemple l'ouvrage *Le dressage de l'infanterie en vue du combat offensif* dans lequel le commandant de Grandmaison expose sa doctrine de « l'offensive à tout prix » ou « l'offensive à l'excès ». Sous des impulsions conjuguées, le nationalisme défensif des origines se muera peu à peu en un nationalisme offensif, belliqueux.

1.1. Le rôle de la presse dans le réveil nationaliste

1.1.1. La presse s'exprime

Le nationalisme est porté en avant par *l'Action Française*, dont le rôle est important à la fois en tant qu'organe de presse et en tant que mouvement, par *l'Echo de Paris*, et aussi par des tribuns et des orateurs parmi lesquels Maurice Barrès.

Car c'est aussi l'âge d'or de la presse. On connaît notamment les "supplément illustrés" du *Petit Journal* qui tire à plus de deux millions d'exemplaires. C'est l'occasion pour ces journaux populaires de montrer des événements qui permettent de stigmatiser l'odieux Guillaume.

La presse se fait l'écho des deux crises marocaines de 1905 et 1911, au cours desquelles la France et l'Allemagne s'affrontent par des manœuvres diplomatiques pour la possession du Maroc. A l'issue de ces crises, on comprend désormais que le recours à la guerre pour régler un éventuel contentieux entre états européens est possible¹.

L'Europe connaît deux guerres entre 1908 et 1912, dans les Balkans. Conflits limités dans le temps et l'espace, ils révèlent toutefois des ambitions territoriales et nationalistes. La presse relaie ces informations au quotidien, et l'opinion publique est touchée. La pensée et l'action des hommes politiques s'en ressentira en 1914.

1.1.2. Les intellectuels s'expriment

Une large partie des hommes issus de l'intelligentsia française se met au service de la guerre et de la patrie, dont des membres de l'Académie française. L'université se glisse aussi dans cet idéal patriotique, avec la création du Comité d'Etudes et de Documents sur la Guerre, qui soutient la politique gouvernementale tout en publiant diverses synthèses sur la réalité de l'adversaire allemand (publication d'une brochure par son secrétaire Emile Durkheim « *La mentalité allemande et la guerre* »). Incontestablement, la presse d'opinion, notamment les grands journaux populaires, relaie le discours patriotique.

¹ Marc Nadaux – *Les origines de la première guerre mondiale*
<http://www.grande-querre.org/Articles/origines02.htm>

1.2. Evolution de la littérature vers une éloge de la guerre

1.2.1. Le nationalisme des élites

L'influence d'auteurs célèbres se fait sentir (Péguy, Psichari), des écrits acquis à la cause nationale et patriotique louent la guerre en tant qu'objet, que valeur même, que beauté esthétique, et entretiennent l'omniprésence d'une guerre attendue qui devient presque inéluctable. Des auteurs alsaciens ou traitant de l'Alsace (Bazin, ...) y contribuent également.

On assiste à une esthétisation du fait guerrier dans la littérature belliciste.

Les appels à la guerre se cachent jusque dans la littérature de gare. Après 1880, la montée rapide de l'instruction va de pair avec la diffusion de l'histoire nationale... et du nationalisme. Les ouvrages de science-fiction sur la future guerre se multiplient à partir de cette date charnière. Parue en 1879, l'anodine nouvelle de Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la bégum*, met en scène un conflit sans merci entre les villes imaginaires de France-Ville et Stahlstadt. C'est un condensé de haine nationaliste (supériorité de la race latine sur la race germanique) et raciste (mépris absolu des coolies chinois et autres hommes de couleur). Le doux Charles Péguy, défenseur d'Alfred Dreyfus et de la justice, y va de son couplet pour dénoncer les derniers pacifistes. En 1913, il écrit : «*En temps de guerre, il n'y a qu'une politique et c'est la politique de la Convention Nationale. Mais il ne faut pas se dissimuler que la politique de la Convention Nationale, c'est Jaurès dans une charrette et un roulement de tambour pour couvrir cette grande voix*».

Auprès de l'élite intellectuelle, il existe aussi une "renaissance anti-allemande". Cela se traduit dans la littérature par l'adoption de thèmes comme la nécessité de combattre, l'antagonisme des races, la menace constante de la guerre, etc. Les romanciers français s'imprègnent de ce sentiment dans des oeuvres comme *Monsieur et Madame Moloch* (1906) de Prévost, ou encore *Juste Lobel, Alsacien* (1911) de Lichtenberger³. Cette littérature vise à changer les mentalités pour qu'elles se tournent vers un esprit davantage nationaliste et sensible à la psychose d'une guerre éventuelle⁴. Mis à part les romanciers, les intellectuels ayant pris contact avec la culture allemande voient les influences de Wagner ou de Nietzsche envahir la France. Cela les rend inquiets, exaspérés⁵.

Source : Carl Pépin, *À la quête d'une identité nationale commune : le nationalisme des élites françaises face à la politique agressive de l'Allemagne entre 1905 et 1914* - <http://www.grande-guerre.org/Articles/Nationalisme.htm>

1.2.2. Le fantasme de l'Alsace-Lorraine

Complainte populaire : revanche sur l'Alsace-Lorraine, fantasme ravivé

« Rends-nous l'honneur ! Rendez-nous l'Alsace et la Lorraine.

Reviens en ramenant les deux sœurs par la main ;

Alors tu seras tout ! Tu seras l'aube blanche

Que le pays attend sur le vieux Rhin en feu,

Tu seras plus qu'un Roi, tu seras plus qu'un Dieu,

Car tu seras la France, ô Général Revanche ! »

Renan quant à lui, explique son idée de l'Alsace : « L'Alsace est allemande de langue et de race, mais elle ne désire pas faire partie de l'Etat allemand ; cela tranche la question. On parle du droit de la France, du droit de l'Allemagne. Ces abstractions nous touchent beaucoup moins que le droit qu'ont les Alsaciens. » (Histoire de l'Alsace, Privat, p.460)

² Herodote – André Larané, *Les origines de la Grande Guerre*

³ Claude Digeon, *La crise allemande de la pensée française. 1870-1914*, Paris, Presses universitaires de France, 1959, page 492.

⁴ *Idem.*, page 495.

⁵ *Ibid.*, page 476.

En 1870, « dans l'ensemble, la fondation de l'Empire allemand, accompagnée de l'alliance austro-allemande et du rapprochement germano-russe, apportait, au jugement de beaucoup, une garantie de stabilité et de paix, après une longue attente » (p.461)

Cf aussi la Déclaration de la Diète de Bohême patronnée par Rieger et ses amis le 8 décembre 1870 en faveur du « droit égal de tous les peuples à disposer d'eux-mêmes » (repris ultérieurement par Wilson dans ses 14 points).

Les courants nationalistes se développent de plus en plus, en France (avec l'Affaire Dreyfus par exemple), en Allemagne (Thomas et Heinrich Mann collaborent par exemple dès 1895 à la revue ultranationaliste et antisémite *das Zwanzigste Jahrhundert*). Le 22 février 1909, en Italie, Filippo Tommaso Marinetti, publie son *Manifeste du Futurisme* :

« Nous voulons chanter l'amour du péril, l'habitude de l'énergie et de la témérité. Le courage, l'audace, la rébellion seront les éléments essentiels de notre poésie. Nous voulons glorifier la guerre –seule hygiène du monde – le militarisme, le geste destructeur des libérateurs, les belles idées pour lesquelles on meurt et l'honneur de la femme »⁶.

Par ailleurs, de même que la matière créée de l'antimatière, on peut citer John Keegan : « Les richesses générées par ce siècle [le XIX^e] ont financé, dans une mesure jusqu'alors inégalée, des réalisations véritablement pacifiques : écoles, universités, hôpitaux, routes, ponts, cités et usines nouvelles, toute l'infrastructure d'une vaste économie bienfaisante. Elle a également engendré, grâce aux impôts, l'amélioration de la santé publique, l'accroissement du taux des naissances et une technologie militaire nouvelle et ingénieuse, en somme tous les moyens d'entreprendre une vraie guerre en créant la plus puissante société guerrière que le monde ait jamais connue. Lorsque Clausewitz commença à rédiger *Von Kriege* en 1818, l'Europe était un continent désarmé⁷ ».

Que ce soit en Angleterre, en France, en Autriche-Hongrie et surtout en Allemagne, le soutien des intellectuels à la guerre est forcé dans bien des cas. Les voix qui s'opposent sont rares⁸.

En 1913, un courant nationaliste arrive au pouvoir (Poincaré devient président) et une loi portant la durée du service militaire de 2 à 3 ans est adoptée.

Le renouveau de l'esprit nationaliste conjointement au réveil national illustre bien le rôle de la grande presse dans ce réveil national.

L'*action française* (en tant qu'organe de presse et en tant que mouvement dont le leader était Mauras) joue un rôle considérable dans la renaissance du sentiment patriotique, dans le développement des structures. L'opinion publique est frappée par les actions des « Camelots du roi », qui dépendaient de l'Action française. De nombreux tribuns et orateurs dont Maurice Barrès, Paul Déroulède, président de la ligue des patriotes (la plus ancienne des organisations nationalistes, Maurice Barrès lui succèdera en tant que président).

Ce mouvement est jeune, dynamique et recrute parmi les jeunes instruits (étudiants, jeunes professionnels).

Ce réveil nationaliste soutenu par des intellectuels, des politiques et des organes de presse en favorisent sa propagation.

La nomination de Joffre en 1911 comme Chef d'Etat major des Armées est un gage confiant pour les nationalistes favorables à l'issue militaire (la gradation progressive est une nouvelle étape dans l'escalade militaire).

Le nationalisme bourgeois, urbain et étudiant se développe par opposition aux campagnes et au monde ouvrier.

⁶ « Cité par VAÏSSE Maurice, *La paix au XX^e siècle*, Belin Supérieur Histoire, Paris, 2004, p29

⁷ KEEGAN John, *La guerre dans l'Histoire, Tome I*, Traduit de l'anglais par Régina LANGER, L'esprit frappeur, Paris, 2000, p55

⁸ PROCHASSON Christophe, « Les intellectuels », *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Sous la direction de AUDOUIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques, Bayard, Paris, p665-676

2. Le renouveau catholique et l'élan de la guerre divine

2.1. Le renouveau catholique

Certains catholiques expliquaient la guerre comme une punition nécessaire de la République qui avait osé séparer l'Église de l'État en 1905, après maintes atteintes contre l'institution.

Le renouveau catholique véhicule l'idée de régénérer la société elle-même car le socialisme provoque le déclin de la France. D'où la nécessité d'une régénérescence autour des valeurs de la nation et de la patrie.

Dans chaque pays belligérant, les ministres des différents cultes prirent le parti de leur pays « contraint à une guerre de légitime défense » et déclarèrent que Dieu était de leur côté : « Gott mit uns » et « Dieu est avec nous, il est grand et ses desseins sont magnifiques » (De Mun, catholique français).

L'Église a fort bien compris dans chaque pays qu'elle réveillerait le sentiment national en essayant d'appliquer les principes chrétiens. Elle n'ignorait pas que la guerre, comme toute grande catastrophe, apporterait son lot de souffrances, d'angoisse et de deuils et renouvellerait la foi.

2.2. « La guerre divine » : discours et vocabulaire

Extraits de l'Echo de Paris

« En face d'un suprême danger, l'évidence de Dieu se révèle à toutes les consciences. C'est pour cela que toute renaissance de vie guerrière dans une nation s'accompagne d'une renaissance de vie religieuse. ».

« Dieu a fait les patries et commande de se dévouer pour elle » : Mgr Amette (cité par M. Dupin dans *le Règne de la Bête*, p.49).

« Si la plupart des croyants conciliaient leur foi chrétienne et le devoir patriotique, les deux camps possédaient des doctrinaires qui affirmaient que la guerre est fondée en Dieu et voulue par nature » (*Grande Guerre*, p.313).

« Il était temps que vînt la guerre pour ressusciter, en France, le sens de l'idéal et du divin » (Général Révillot, « *Libre parole* », 13 décembre 1914).

Le Général Cherfils écrit : « La guerre est d'essence divine. Elle est la saignée qui rétablit la santé morale du monde congestionné de mauvais désirs. Elle est encore l'exutoire par quoi se rétablit l'équilibre de la surproduction de l'espèce chez les races saines et bien portantes. Les peuples ne désarmeront jamais, heureusement pour leur grandeur morale et pour la beauté de la civilisation. »

Ernest Psichari, officier d'artillerie coloniale converti au catholicisme depuis 1913 : « Je vais à cette guerre comme à une croisade, parce que je sens qu'il s'agit de défendre les deux grandes causes à quoi j'ai voué ma vie. »

3. L'opinion publique à la veille de la guerre

On doit à Pierre Chaunu l'expression pertinente « d'investissement affectif immense des Français sur la France », transposable à la plupart des nations en guerre. Ce grand consentement se manifeste dans toutes les sociétés belligérantes entre 1914 et 1918. Le décalage est considérable entre le sens dont les hommes et les femmes du début du siècle dernier ont investi la guerre et son absence de signification qui nous frappe aujourd'hui jusqu'à l'absurde.

« Un adolescent aujourd'hui en Occident ne peut plus concevoir les passions nationales qui portèrent les peuples européens à s'entre-tuer pendant 4 ans. La première guerre du 20^{ème} siècle reste un des événements les plus énigmatiques de l'histoire moderne. » François Furet (1914-18 : Retrouver la guerre, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Folio Histoire 125)

L'entrée en guerre est le plus souvent attendue par les opinions publiques européenne. Les Allemands se sont faits à l'idée de la guerre. En France, l'idée de la guerre est présente depuis plusieurs années dans l'opinion publique autour de la thématique de la Revanche, et l'esprit guerrier s'exprime très vite. Par contre, les gouvernements sont quelque peu désarmés au début du conflit. En Russie ou au Royaume-Uni, les réactions sont comparables, même si le pouvoir politique se montre davantage préparé au conflit. L'Europe est donc prête à la guerre en 1914.

Il faut d'ailleurs, avant d'en venir proprement au nationalisme des Français de la Belle Époque, différencier cette passion nationale du patriotisme. Car celui-ci est un noble sentiment, le fait d'aimer sa patrie, la terre de ses ancêtres, la France ou tout simplement son clocher. C'est ce que l'on enseigne aux petits Français à l'école primaire, devenue obligatoire aux débuts des années 1880 avec les lois Ferry. Ce sentiment s'incarne dans l'histoire de France par ses héros, dont on entend le récit des hauts faits, dans le régime politique si généreux et si bénéfique pour tous, la République. Il se montre également chaque année, le 14 juillet, devenu "fête nationale" en 1880, à l'heure où retentit la *Marseillaise*, ce chant qui signifie liberté jusqu'à l'autre bout de la Terre...

Mais en ces décennies qui mettent un terme au siècle des révolutions, le patriotisme se teinte bien volontiers de nationalisme, autrement dit d'un appétit, d'une exaltation de la puissance nationale. Comme nous le montre *Le Petit Journal*, aimer son pays c'est aussi, en 1900, être prêt à le défendre contre les agressions extérieures, et plus particulièrement celles de l'Allemagne de Guillaume II, l'empereur belliciste. En 1870 déjà, la France avait dû faire face à une agression allemande et, l'année suivante, à la monstruosité que représentait l'annexion de l'Alsace-Lorraine. En ces années d'ailleurs, les rivalités internationales autour des derniers territoires à coloniser (africains notamment) exacerbent ce sentiment national.

Le 16 mai 1899, presque trois ans après avoir quitté la côte atlantique, l'expédition Marchand atteint, après Fachoda et le Haut-Nil, le second objectif qui lui a été assigné : l'océan Indien. Elle réalise ainsi la grande traversée ouest-est de l'Afrique. Quelques mois plus tard, le commandant Marchand reçoit un accueil triomphal à son débarquement à Toulon. A Paris, il est un nouveau héros national, son cortège est suivi d'une foule qui le porte à travers la capitale jusque sous l'arc de Triomphe. Son effigie s'achète sur des gravures, des vignettes, des cartes postales, des assiettes... Et le début du siècle suivant est fait de ces événements fédérateurs pour le nationalisme. Les deux crises marocaines en sont.

Le **Royaume-Uni** aussi connaît le nationalisme, qui s'inscrit chez les Anglais dans le passé glorieux de la monarchie, dans la personne de Victoria, dans l'empire, la Royal Navy, la puissance économique, etc. Or, au début du XX^e siècle et après des décennies de domination absolue, le Royaume-Uni, "*l'atelier du monde*", subit de plus en plus la concurrence de l'Allemagne de Guillaume II.

L'**Allemagne** est, dans les années 1890, la puissance montante sur le continent européen. Sa population a connu une forte croissance en ces dernières décennies. Avec ses 60 millions d'habitants, elle dépasse et de loin à présent les 40 millions d'Anglais ou de Français. Ses firmes géantes dans les domaines de la chimie, de l'électricité ou de la mécanique, concurrencent à présent les fleurons de l'industrie britannique. L'empereur tire d'ailleurs vite les enseignements de cette nouvelle place de l'Allemagne dans le monde, en développant une nouvelle politique de grandeur nationale : la Weltpolitik (la "politique mondiale"). Son credo ? L'Allemagne doit avoir "sa place au soleil" aux côtés des puissances coloniales que sont la France et le Royaume-Uni.

Car les Allemands sont eux aussi nationalistes. Leur nationalisme prend aussi la forme de l'impérialisme, le pangermanisme qui, dans l'opinion allemande, est un des soutiens des ambitions nouvelles de l'empereur Guillaume II, sa Weltpolitik. Déjà chez les géographes allemands développe le concept d'espace vital et de Mitteleuropa (une Europe centrale dominée par l'Allemagne et son allié autrichien). Ces projets et autres ambitions s'affichent au grand jour et sont même portés par des ligues très influentes (des groupes de pression, des lobbies, comme on dirait aujourd'hui) comme la Ligue pangermaniste (20.000 adhérents), la Société coloniale (42.000), la Ligue navale (1.300.000), la Ligue militaire (1.500.000). Cette forme de nationalisme est donc un phénomène de masse dans l'Allemagne du début du XX^e siècle.

(Marc Nadaux – *Les origines de la première guerre mondiale*)

Voir aussi :

- ◆ Articles d'interviews d'Allemands pacifistes dans l'Humanité des 1 et 2 juin 1914 (Scheideman sur l'unité franco-allemande)
- ◆ « le pacifisme des Britanniques confinait à l'indifférence » (*Mourir pour la patrie*, p.58)

3.1. Une jeunesse divisée sur le chemin du front

L'entrée en guerre fut pour les populations européennes un phénomène brusqué et inattendu. A l'échelle des destins individuels, tout s'est cristallisé en quelques heures. On peut parler de la **force irréprouvable du sentiment de nation**. Il s'agit de défendre la nation mais aussi de défendre la civilisation.

L'exemple de la Grande-Bretagne qui n'avait pas de conscription jusqu'à l'instauration du service militaire obligatoire au début de 1916 est évocateur. L'effort de guerre portait donc sur une armée de métier restreinte et le recours au volontariat. Ce **volontariat** fut une lame de fond : entre août et la fin 1914, un million de Britanniques entrent ainsi dans les rangs de l'armée. Il ne s'agissait pas de gens « déclassés » socialement, mais en priorité de gens « installés » qui s'engagèrent.

Dans d'autres pays où prévalait la conscription générale, on constata l'engagement volontaire d'hommes trop jeunes ou trop âgés, d'étrangers (30.000 du côté français).

1914-18 : Retrouver la guerre, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Folio Histoire 125

Rôle de la bourgeoisie : pacifiste au XIX^{ème}, elle est devenue très nationaliste, anti-allemande, cocardière.

3.1.1. Jeunes urbains éduqués : l'éloge de la guerre

L'historien Marc Ferro (*La grande guerre 1914-1918*) et le sociologue Emmanuel Todd (*Le fou et le prolétaire*) ont mis à jour les haines, les malaises psychiques et les appétits guerriers qui traversent toutes les bourgeoisies de cette époque étrange que l'on qualifiait de «*Belle époque*». Pour Marc Ferro, «*loin d'avoir été subie, la guerre de 1914 à 1918 libéra des énergies. Elle fut accueillie avec enthousiasme par la majorité des hommes en âge de se battre*», y compris en Angleterre où il n'y avait pas de conscription obligatoire et aux États-Unis, bien qu'avertis de la réalité des tranchées.

Le succès du darwinisme social est un symptôme du malaise général. Ce système de pensée scientifique et antichrétien applique aux sociétés humaines la théorie de la sélection naturelle, de façon à justifier les massacres des guerres coloniales aussi bien que l'eugénisme et les guerres de conquête. Emmanuel Todd montre que le taux de suicide dans les classes «*privilegiées*» (enseignants, intellectuels, rentiers, petits entrepreneurs, politiciens et bien sûr militaires) était avant la Grande Guerre plus élevé que dans les classes populaires. Il y voit une anomalie et le signe d'un dérèglement social.

En France, les va-t-en-guerre appartiennent à la gauche républicaine, comme Georges Clemenceau, aussi bien qu'à la droite revancharde, comme Raymond Poincaré. Ils ont raison des sentiments pacifiques des classes populaires, a priori peu soucieuses de grande politique. Hérodote – André Larané, *Les origines de la Grande Guerre*

Citations d'Agathon : « La guerre ! Le mot a repris soudain un prestige. C'est un mot jeune, tout neuf, paré de cette séduction que l'éternel instinct belliqueux a revivifié au cœur des hommes. Les jeunes gens le chargent de toute la beauté dont ils sont épris et dont la vie quotidienne les prive. La guerre est surtout, à leurs yeux, l'occasion des plus nobles vertus humaines... » « Non, la guerre n'était pas une chose bête, cruelle et haïssable « c'était du sport pour de vrai », tout simplement. Elle était nécessaire, comme la maladie et la mort... pour donner du goût à la vie »

3.1.2. Jeunes ruraux : résignation à faire son « devoir »

Selon Jean-Jacques Becker⁹, la majorité des Français a été surpris par le conflit, parlant même de « stupeur et de consternation », notamment dans les zones rurales.

En France, au cours de ce bel été 14, la déclaration de guerre sonne comme un coup de tonnerre.

"C'était la pleine moisson. Quand on a entendu les cloches sonner, on s'est demandé pourquoi elle sonnaient comme ça. C'est le garde champêtre qui nous a annoncé la nouvelle. Ils disaient à tous ceux qu'il croisait : "C'est la guerre, c'est la guerre !" Vraiment ça n'avait pas l'air vrai, le mot lui-même ne semblait pas réel... Ce n'est que le lendemain, ou le surlendemain, que la guerre a commencé à montrer son vrai visage. Quand les ordres de mobilisation générale et les feuilles de route sont arrivés dans les familles, les gens ont commencé à se rendre compte que la guerre était bien réelle. Tous les hommes valides recevaient leur feuille, la guerre c'était d'abord cela, la séparation. Il y en avait qui prenait cela à la rigolade : "Ca va nous faire des vacances en plein été". Mais il y avait les autres, les inquiets qui voyaient tout en noir. Pour ceux-là, la guerre, ou tout simplement s'en aller en quittant les moissons, c'était la fin de tout. Finalement, ils sont tous partis. En l'espace d'une semaine, le village a changé du tout au tout. Il n'y avait plus un homme entre vingt et trente ans, ils étaient tous à la guerre". (Émilie Carles, *Une Soupe aux Herbes sauvages*, 1977).

C'est donc la surprise dans les campagnes où l'on pense aux moissons, aux vendanges prochaines. L'opinion publique, qui suit les péripéties de l'affaire Caillaux et les débats au sujet de l'impôt sur le revenu, la surprise est également de taille. Il est à noter que tout s'est décidé dans les couloirs des ambassades et des palais princiers, dans le milieu des diplomates et des états-majors. Malgré tout, la mobilisation se déroule comme prévu par les autorités. Les Français sont résolus à faire leur devoir, sans enthousiasme excessif, même s'il y a bien des rassemblements de foule dans les gares, des défilés de troupes militaires, à Paris notamment. Comme le souhaite le président Poincaré, c'est l'Union Sacrée. La guerre peut commencer.

(Marc Nadaux – *Les origines de la première guerre mondiale*)

3.2. La représentation de l'ennemi à la veille de la guerre

3.2.1. Les Allemands du point de vue français

- ◆ La représentation française de l'Allemagne était surtout **militaire**. Germanie qui l'incarnait était une femme robuste et forte aux attributs guerriers ; « cette déesse de la guerre », cette « Minerve nourrie de seigle » « s'appuyait » sur un oiseau de proie et une épée, alors que Marianne, coiffée ou non du bonnet phrygien, était un symbole pacifique et radieux de la France et de la République. L'iconographie et la caricature étaient dominées par les scènes guerrières et militaires. Les dirigeants allemands, même civils, étaient représentés coiffés du fameux casque à pointe. [...] Depuis 1870, l'Allemagne avait cessé d'être « la patrie de l'âme » pour devenir une immense caserne.
- ◆ Au fil des années, les Français découvrirent l'existence d'une autre Allemagne, différente de celle des officiers et des soldats, différente aussi de l'Allemagne romantique des poètes et des écrivains. C'était un **pays jeune et moderne** qui se transformait plus vite que la France et qui était devenu une **puissance industrielle**. A l'Exposition Universelle qui s'ouvrit à Paris en 1900 , le pavillon allemand avait l'ambition de manifester « la puissance industrielle et la prospérité de ce peuple ». Les Français, d'abord admiratifs, se sont vite inquiétés de cette montée en puissance, craignant après le Sedan militaire de 1870 un nouveau Sedan industriel qui serait encore plus grave.

(Les Allemands du point de vue français 1900-1915 », *14-18 Imaginaires et réalités*, ouvrage collectif, Conseil Général de la Meuse, 1998).

⁹ Jean-Jacques Becker, *1914, Comment les Français sont entrés en guerre*, Paris, PFNSP, 1977

3.2.2. Les Français du point de vue allemand

- ◆ **Avec l'avènement de la Kulturnation**, (la crise du Rhin de 1840 et surtout la guerre de 1870 constituent deux moments clefs dans l'histoire de l'énoncé national allemand), la constitution de la France en ennemi permet de déterminer la formation d'un consensus national autour d'une identité propre aux Allemands et d'une supériorité morale du peuple allemand. La victoire contre la France en 1870 avait fourni la preuve de son « impiété ». Ainsi, la question des dommages de guerre a-t-elle aussi été envisagée d'un point de vue moral, dans un but pédagogique nous dit Michaël Jeismann qui devait amener la France à tuer ses « instincts débridés ».
- ◆ **Le néonationalisme et le durcissement du regard sur l'ennemi** : Comme chez beaucoup d'auteurs allemands avant et pendant la Première Guerre mondiale, l'anticapitalisme romantico-culturel de Thomas Mann fusionne avec le nationalisme pour justifier la guerre, par la contradiction entre la *Kultur* allemande et la *Zivilisation* anglo-française. Le culturalisme des néoromantiques s'appuie aussi sur le climat de religiosité et de mysticisme du tournant du siècle fait de ressentiment contre la modernité et marqué par l'obsession de la décadence.

(*La représentation du soldat pendant la Grande Guerre* - Dossier du service éducatif et culturel de l'Historial de Péronne).

Conclusion

- ◆ On assiste à la disparition des romans antimilitaristes et au renouveau des romans militaires. (HERMANT Abel, *Biribi discipline militaire*, Paris, 1890) (Cf. œuvre abondante du capitaine Danrit = Commandant Driant)
- ◆ La possibilité de la guerre est envisagée alors qu'elle était écartée au 19^{ème} siècle.
- ◆ Le pacifisme et l'antimilitarisme s'usent car se développe une génération nationaliste et belliqueuse (même tendance au Royaume-Uni et en Italie)
- ◆ Au final, le contexte apparaît plus belligène que belliqueux.